


BERNARD AUBERT



LE BON DIEU,  
LE HASARD, ET  
LE DIABLE

TURFU LES ÉDITIONS

# LE BON DIEU, LE HASARD ET LE DIABLE

---

CE TEXTE EST UNE FICTION TIRÉE  
D'UN FAIT DIVERS

---

Bernard AUBERT

En cette fin de matinée de septembre 2025, les souvenirs remontent, accélérés par une date de naissance, celle de Bertrand.

Il fait très beau, il y a déjà plusieurs heures que le soleil a enjambé le mur du cimetière. Claude est là, assis sur la tombe, les souvenirs tournent dans sa tête, comme un manège en fête.

Ce Bertrand ! Il faisait toujours tout en urgence, en fait, ce qui lui passait par la tête, il essayait de le réaliser, et souvent il y arrivait. C'était toujours l'imprévu, des fois des choses très simples, mais pas évidentes et toujours surprenantes.

Un jour, il y a déjà bien, bien longtemps, il avait dit à Claude : « Quand je serai mort, tu viendras sur ma tombe, avec ton lecteur de C.D. le jour de mon anniversaire, et tu écouteras Bob Dylan ». C'était encore une idée qui vous prenait à contre-pied.

Et, Claude, ce jour du 10 septembre 2025 l'a fait, poussé par la force d'être avec lui, dans ces moments hors normes.

L'atmosphère est irréelle, jamais on a vu un mec (un docteur), écouter « Bob Dylan » sur une tombe de province, c'est cool, et pour corser le tout, il avait dit à ses filles Louise et Emma : « Je souhaite que mon cercueil soit bleu », il leur avait donné le numéro de la couleur, n°1106 et ce fut fait, et il leur avait également demandé, « J'aimerais que chaque année vous veniez sur ma tombe le jour de mon anniversaire ».

En fait, il avait anticipé un imprévu qui devait se réaliser des années plus tard, c'est fort, non ?

Claude, son neveu qui a suivi toute l'affaire de Bertrand, qui fut sauvagement agressé par un soir d'automne 1998 à son domicile est là, assis sur la tombe, un lecteur de C.D. posé sur le marbre, distille la voix de Bob Dylan qui métamorphose l'atmosphère «Mr Tambourine Man». Déjà 5 ans que Bertrand est mort et c'était mon oncle.

Il fait beau, très beau en cette matinée du 10 septembre 2025, lorsqu'arrivent Louise et Emma, elles portent à leur père un bouquet de fleurs champêtres, il aimait les fleurs rustiques, au fur et à mesure de leur approche, elles entendent la voix de Dylan, leurs coeurs se serrent, elles aperçoivent Claude, assis, la tête dans ses mains, elles pleurent :

- Claude ! Claude !
- Bonjour les grandes,

Les larmes aux yeux, il leur dit, vous savez dans toute cette histoire, Bertrand, votre père n'a jamais menti. Moi, je vais vous raconter la véritable histoire de votre père.

Vous savez, après le premier départ de votre mère, de ses 3 retours et de son départ définitif, cela l'a mis K.O debout. Elle l'a quitté 4 mois après la mort de ses parents, qui sont décédés tous deux en deux mois de temps, à un mois d'intervalle chacun. Pendant trois mois, il s'est occupé de ses parents avec ses frères et soeurs, nuit et jour, lui, il était toujours tout seul, vous savez ! Ils ne sont jamais allés à l'hôpital, ils les ont accompagnés jusqu'à leurs derniers souffles, ça a été très, très dur.

En 1994, vous vous en souvenez, il a été agressé violemment devant sa porte de maison, il est resté inconscient durant 3 heures, revenant à lui, il a réussi à rentrer, il a eu envie d'uriner, il est allé aux toilettes et s'est évanoui pour ne revenir à lui que 2 heures 30 mn plus tard, baignant dans un bain de sang. Et là, il a réussi à m'appeler, je suis arrivé, il avait une horrible fracture ouverte de l'humérus. Je l'ai transporté aux urgences, opération, puis 5 semaines d'hôpital, transfert dans un centre de rééducation, là, il y reste un mois. Dans ce centre, il y avait une majorité de personnes âgées, voire grabataires. Pendant son séjour, il n'a reçu aucune visite, ni de ses enfants, ni de sa famille. Lors de sa sortie, il a été obligé de faire appel à l'un de ses amis, afin qu'il vienne le chercher. En rentrant chez lui, tout seul, en juin, lors du grand pont de la Pentecôte, il a pété un plomb et s'est mis à boire comme un perdu. L'alcool était une arme pour lui, solitude, journées sans fin, hôpital, manque de ses enfants. Pendant 7 mois, avec ces doses massives d'alcool, il est devenu alcoolique suicidaire, comme disait Jim Morrison  
« Je préfère une capitulation lente à un suicide ».

Compte tenu de son éducation chrétienne, au nom de la croyance de son enfance, et de l'amour pour ses parents, il a décidé d'aller voir un psychiatre et s'est arrêté de boire sans l'aide de personne, mais avec un traitement médical : Aotal et Esperal, deux médicaments très lourds, il n'a jamais replongé. Luttant sans arrêt contre la solitude, qu'il brise par des excès de rencontres avec plusieurs femmes.

Il a arrêté tous ses délires lorsqu'il a rencontré Marie, il l'aimait bien ; Marie l'aimait, c'était de la folie. Manquant de moments de vie avec ses deux filles, il décide de les emmener l'une après l'autre en voyage, afin de partager ensemble, pendant 8 jours de vrais moments de bonheur, ce fut d'abord le Maroc avec Louise et l'année suivante la Turquie avec Emma.

C'est lors du voyage en Turquie avec Emma qu'il tombe vraiment amoureux de Marie, il décide de faire sa vie avec elle. Il en parle à Emma, qui lui répond :

- Papa, ce serait bien.

Il lui rapporte de ce voyage un magnifique bracelet en argent. Mais à son



retour de Turquie, il ne lui fait pas part de ses intentions.

En Septembre, il reprend la route de la Turquie avec Marie, mais, il ne peut rien lui dire, blocage. Lors du retour de ce voyage mi-octobre, il ne voulait pas qu'elle s'en aille en Dordogne, mais, il la laisse partir. Elle rentre et reprend son travail, lui, reste seul, avec tous ses ennuis de solitude, et d'une agression jamais élucidée.

La rumeur disait que le soir de l'agression de 1994, ce soir là, il avait bu et il était tombé dans son allée, mais c'était faux, la prise de sang à l'hôpital révéla le contraire, il n'avait pas d'alcool dans le sang.

En sortant du centre de rééducation 2 mois plus tard, il alla à la police pour porter plainte, il ne fut pas pris au sérieux, et, il arriva ce que je viens de vous raconter.

Mais son histoire, sa route difficile n'était pas finie, loin de là, et je ne parle pas de tous ses problèmes à son travail. Quelque part, dans tous ses délires, il était libre et ça, ça faisait chier les autres, et son patron lui barra toutes les routes professionnelles, mais il réussit quand même à lui tenir tête, par sa compétence dans son travail. Son patron, c'était vraiment un enculé, un jaloux, un S.S.

Le 27 novembre 1998, il a été victime d'une attaque à main armée, par deux personnes cagoulées à son domicile de Châteaubernard.

La maison se trouve en retrait de 50 mètres par rapport à la voie publique, elle est desservie par un chemin privé au bout duquel se trouve un portail qui restait très souvent ouvert, voire même tout le temps.

#### Les Faits du 27 novembre 1998 :

Vers 20 heures, deux coups de sonnette à la porte d'entrée de la maison, pensant que c'était Patrick, un ami viticulteur qui passe souvent me voir vers cette heure là, j'ai ouvert et je me suis retrouvé avec deux revolvers sur la tête, ils m'ont dit, c'est une agression.

L'un des deux, le plus grand m'a mis à terre, le revolver sur la tête,

pendant que l'autre débranchait le téléphone. Puis, il a sorti une corde et il m'a attaché comme on attache un saucisson. Il m'a demandé où était mon coffre-fort, je leur ai dit que je n'en possédais pas, alors, le plus grand a commencé à me frapper avec les pieds, puis avec son revolver, je lui disais : "Mais je n'ai pas de coffre-fort ! ". Il m'a tiré dans le salon et en passant la marche de l'entrée qui mène au salon, toujours en me maltraitant, il m'a arraché le bras gauche, l'autre complice avait toujours son revolver braqué sur moi, comme je maintenais que je n'avais pas de coffre-fort, il a continué à me traîner jusqu'à la cuisine, il m'a pris et m'a jeté sur le radiateur, et là, mon épaule gauche a été touchée violemment, plus particulièrement ma tête d'humérus a explosé, je l'ai su plus tard à l'hôpital, bien plus tard. Ensuite, étant au sol, je saignais, il a continué à me frapper, en me disant : "Tu as voulu baiser ma femme", et me demanda ma carte de crédit qui était dans mon porte-monnaie, dans la poche arrière de mon jean, il l'a pris, ainsi que l'argent liquide qui s'y trouvait (400 francs) et m'a demandé mon code, je lui ai donné, il me l'a fait répéter 10 à 20 fois, puis ensuite, et ce, toujours sous la menace de l'autre complice avec le revolver pointé vers moi, il m'a fait répéter plusieurs fois mon numéro de téléphone et à nouveau mon numéro de carte bleue.

Il m'a demandé mes bijoux, j'avais dans ma chambre les bijoux de ma mère qui était décédée, je leur ai dit, le plus petit est allé voir, puis il est allé dans les chambres de mes deux filles, puis dans la mezzanine, pendant ce temps-là, l'autre a pris le drapeau marocain qui était sur le radiateur du salon et me l'a mis dans la gorge, puis j'avais également un drapeau turc de la même dimension sur un fauteuil, il m'a bâillonné avec, m'a tiré dans les toilettes et m'a enfermé, j'ai cru que c'était la fin.

Je les ai entendu marcher dans la maison, puis le grand a de nouveau ouvert les toilettes et m'a dit en me mettant des coups, si ton code n'est pas bon, on revient dans cinq minutes.

Puis, je les entendais vadrouiller dans la maison, ils ont monté le volume de la télévision, alors je n'entendais plus rien, je ne savais pas, j'étais au delà de la peur. Le moment où il faut faire quelque chose, pour ne pas crever comme une merde, j'étouffais à mourir.

J'ai réussi à enlever le drapeau qui me bâillonnait, puis l'autre drapeau qui m'étouffait, en rapprochant ma tête de mes mains, et j'ai réussi ! Ensuite, n'entendant que la télévision, j'ai attendu environ 10 minutes, tout en essayant de me détacher comme je le pouvais, j'y parvenais, et là, la seule solution était de défoncer la porte avec un seul bras, et une seule épaule dans des douleurs horribles.

Ne pouvant défoncer la porte, parce qu'elle s'ouvrait vers l'intérieur des toilettes, je l'ai tirée vers moi ; au bout d'un long moment, la poignée s'est cassée et je m'en suis servi d'outil, j'ai gratté à hauteur de la serrure, enlevant petits bouts par petits bouts, mais la porte ne s'ouvrait toujours pas, j'étais en sueur, je me rafraîchissais de temps en temps avec l'eau du lavabo, comme j'avais des pièces de 10 francs, j'ai réussi à soulever la porte en faisant levier avec la poignée cassée et j'ai glissé les pièces entre les deux parties des gonds, ce qui fait que la porte étant décalée, je pouvais continuer à enlever des particules de bois, et après environ deux bonnes heures de grattage, j'étais au bout du rouleau, la porte a cédé, je l'ai ouverte.

Je vous assure que sans la croyance de mon enfance, je ne sais pas si j'y serais arrivé, j'ai prié quoi ?

Ne pouvant plus me baisser pour rebrancher le téléphone, j'ai quitté la maison car j'avais peur qu'ils reviennent, ils avaient cassé mes clés de maison en deux. Je suis allée sonner chez une voisine, il était 22 h 30, elle ne m'a pas ouvert, car elle se trouvait seule avec son bébé, elle m'a parlé par l'interphone, je lui ai demandé d'appeler la police. Puis, j'ai attendu dans la rue, je ne pouvais rentrer chez moi, j'avais peur. Au bout d'un quart d'heure, j'ai de nouveau sonné chez la voisine, je lui ai dit de rappeler la police, ce qu'elle a fait, je souffrais beaucoup et j'étais vraiment très mal dans ma tête. J'ai encore attendu 20 minutes et ne les voyant pas venir j'ai décidé de rentrer à la maison la peur au ventre, j'ai branché le téléphone, j'ai appelé Claude, mon neveu qui est médecin et qui est arrivé tout de suite. Il m'a trouvé dans un état grave. Nous avons rappelé deux fois la police et comme elle ne venait toujours pas, nous avons appelé les pompiers, et les flics sont arrivés juste après les pompiers, plus d'une heure et demie après ma sortie. Nous avons appelé Marie, mon frère, puis le service des cartes bancaires, afin de faire bloquer la carte.

J'ai été hospitalisé aux urgences, dure épreuve que celle de l'attente, souffrances horribles, le chirurgien a essayé pendant plus d'une demi-heure de remettre la luxation, mais il n'y arriva pas. Il décida de me faire une anesthésie pour remettre mon bras en place, j'étais sous morphine depuis mon entrée, il était 4 heures du matin.

L'anesthésie m'emmena ailleurs, très loin dans un sommeil fabriqué. Je recommençais doucement à refaire surface, lorsque j'ouvris les yeux, un inspecteur de police, qui était assis au pied de mon lit commença à me poser des questions, je n'étais pas complètement sorti de mon sommeil artificiel, je ne comprenais pas cet acharnement, il m'interrogea pendant plus d'une heure, sans s'occuper de mon état de santé physique et psychologique. Je lui racontais les faits comme je les avais vécus, la vérité vraie.

Puis, ce fut le tour du psychiatre de l'hôpital, qui m'interrogea toujours dans les mêmes conditions. Je n'arrivais pas à réaliser ce qui m'était arrivé, je répondais à toutes ses questions, j'avais peur, j'expliquais ce que je ressentais, il m'interrogeait sans ménagement.

Le rapport du psychiatre fut délirant. Ce monsieur se permit avec toute son intelligence de mentionner sur le rapport, que je fabulais.

Dès lors, la boucle était bouclée, l'inspecteur de base s'imagina que cette affaire était un règlement de compte lié à un trafic de drogue, quel con !

Le drapeau marocain dans la gorge, bâillonné avec un drapeau turc, mes bagues, mes colliers, mon allure peace and love, la décoration de la maison, l'enquête démarra plein pot :

- contrôle des mes comptes bancaires sur 5 ans,
- contrôle de mes appels téléphoniques, comme j'appelais souvent mes amis, à New York, à Munich, en Turquie et au Maroc. Tout laissait croire à ce petit inspecteur de merde, qui se montait la tronche, qu'il avait mis la main sur un maillon de trafic de drogue.

À savoir que dans le mois qui suivit mon agression, il y eu heureusement 5 autres agressions, dont une femme qui décéda pendant son transfert à



l'hôpital après s'être fait tirer son sac à la sortie de sa banque par deux mecs en moto, qui la traînèrent sur plusieurs mètres, c'était ma cousine, son ex mari se suicida quelques mois plus tard de deux balles dans le cœur, c'était mon voisin. Tous ces faits accréditèrent la thèse que je n'avais rien à voir avec un trafic de drogue, mais le problème, c'est qu'il fut impossible d'arrêter la rumeur qui courait dans la ville et sur mon lieu de travail.

Ce n'est que deux mois plus tard que les choses s'arrangèrent lorsque l'enquête fut confiée à la S.R.P.J. de Bordeaux et qu'ils se rendirent très vite compte que j'étais tout simplement quelqu'un de bien, à qui il était arrivé un fait divers qui avait fait basculer sa vie dans l'angoisse, la souffrance et la peur.

Mes deux agresseurs furent arrêtés le 24 février 1999 et le troisième le 25 août 1999, l'un avait 17 ans, l'autre 20 ans et le troisième 23 ans.

Résultat des courses :

- 3 opérations,
- handicapé d'un bras,
- problèmes psychiatriques aggravés,
- 8 mois d'arrêt de travail,
- licenciement,
- beaucoup d'argent dépensé pour sécuriser la maison.

Je vivais avec Marie depuis cinq ans, et le soir de l'agression lorsqu'elle fut prévenue vers 22 h 30 minutes, elle quitta son travail dans la foulée et prit la route.

Elle ne repartit jamais, elle s'occupa de moi, après les interventions chirurgicales pendant de longs mois, sinon j'aurais été dirigé dans un centre.

Nous nous sommes mariés 6 mois plus tard.

## *REALITES INTERIEURES*

*Sur mon état suite à cette agression inoubliable*

*mniprésence de l'événement traumatisant à ce jour :*

Pour moi, hier comme aujourd'hui, l'aspect essentiel du traumatisme est l'impuissance, c'est l'instant omniprésent de l'agression et qu'il n'y a plus rien à faire, que l'on peut faire ou imaginer faire pour survivre. Alors cette cascade psychophysiologique se met en branle et donc tout commence par cette appréciation subjective, qui vous fait penser qu'il n'y a plus rien à faire, c'est fini, juste la terreur, une incapacité à imaginer ce que l'on doit faire. Ce qui se passe réellement est dévastateur (coups, blessures, étouffement, revolver, Mort ?).

Mon problème est que je ne me définis plus que par ce traumatisme, comme si toutes les choses de ma vie disparaissaient et devenaient moins importantes que cette chose horrible. Cette chose, j'y pense tous les jours et elle finit par me définir.

L'événement traumatique à la force de rendre toutes les choses petites, parce qu'il est tellement énorme.

Cette horrible chose m'est arrivée et me définit et m'obsède, car cela m'enlève toutes les autres choses, et toutes les choses qui occupaient mon espace sont oubliées.

Tragédie, tristesse, danger, peur :

La peur est clairement une partie importante du syndrome psychosomatique, quelque chose est associé avec la menace de la vie et le conditionnement à la peur du fait d'avoir été exposé à une situation grave. Il suffit ensuite d'un stimulus infime pour faire revenir cette même peur.

Esprit bloqué, plus de sujet de conversation, avoir souvent, voir toujours l'impression d'emmerder les gens, difficultés dans toutes mes relations.

Le fait de savoir qu'on est frappé, blessé, pourquoi pas être tué. À ce moment-là, je suis sûr que juste le fait de savoir, même si on n'a pas du tout été blessé, change les choses dans le cerveau.

Ce qui est clair en tout cas, c'est que notre cerveau est plus conçu pour la survie que pour le plaisir.

C'est dommage.

En janvier 2001, un peu plus de 2 ans après l'agression, il a repris le vélo, comme il me le disait : tout est descendu dans ma tête comme une grâce de Dieu, je me dis putain, mais je ne suis pas raciste, il faut que je fasse quelque chose, je vais essayer de les voir au parloir de la prison.

En fait, les imprévus qu'il provoquait, les décisions qu'il prenait, il les vivait toujours avant, en fait, il ne lui restait plus qu'à réaliser l'événement, tout coulait de source, tout semblait simple, tout devait se passer comme ça, comme il l'avait vu et à la limite comme il l'avait vécu avant. C'est limite ? mais c'est sûrement ça. En fait, il avait tout vu avant, en fait, l'événement s'était quasiment passé avant et ensuite, tout s'est réalisé, c'est classe, quoi !

J'ai été élevé avec et pour l'amour de mon prochain par mes parents.

En quelque sorte, c'est comme le geste de l'absolution totale, c'est une démarche intérieure qui a fait doucement son chemin depuis plus de 2 ans. Je pense souvent à eux, je rêve à eux, en fait ce sont des victimes eux aussi. Victimes de cette société, il y a plus de trente ans maintenant, que la majorité des émigrés a été éjectée en périphérie des villes, puis l'augmentation du chômage, les enfants grandissent dans cette atmosphère, libres très jeunes dans la cité, sans surveillance, souvent les parents ont démissionné et puis il y a l'alcool, la drogue, les copains, les bandes : le toboggan vers la délinquance.

Donc, je suis la victime, de deux victimes de l'engrenage de cette société, qui abandonne les laissés-pour-compte.

J'appelle Pierre, mon ami d'enfance, qui vit à New York, je lui fais part de toutes mes interrogations, il me répond : tu sais pour vivre à New York, on ne peut pas être raciste, j'approuve ta démarche par rapport à ton éducation, ta vie, tes musiques, les années peace and love.

Et, les gens justement, après ton agression, ceux qui t'entourent de près ou de loin, ils n'étaient pas là pour t'aider quand il fallait qu'ils soient là, ils ont pris ton histoire à la légère, c'est à croire qu'ils étaient là par curiosité, voire comme par une drôle de vengeance, et ils ne t'ont pas vraiment cru.

Toi, maintenant, fais comme tu le sens, si tu veux rencontrer tes agresseurs, vas-y. Et puis tu sais justement, vis à vis de tes connaissances : ce ne sont pas des blancs, ce sont des arabes qui t'ont agressé, ces putains d'arabes, ils cassent les couilles à tout le monde.

Alors, fais-leur un bras d'honneur à ces cons, toi qui est croyant, mets-toi en face de Dieu et décides toi-même de ce que tu ressens, et vas-y ! Et ne t'occupes plus de ces gens, de tous ces semeurs de rumeurs, « souviens-toi ? ».

Je suis heureux, très heureux d'entendre Pierre me dire ça, nous nous quittons, il est 3 heures du matin en France et 21 heures à New York.

Le Lendemain matin j'appelle mon avocat, et je lui dis voilà, je veux rencontrer mes agresseurs, faites une demande auprès du juge pour que je puisse avoir une entrevue au parloir. Je passe toutes les démarches qu'il a fallu faire, pour obtenir cette demande d'autorisation afin de les rencontrer.

Deux mois après, une lettre recommandée arrive à la maison m'indiquant le jour et l'heure des visites autorisées au parloir de la prison.

Le grand jour est arrivé ! Je vais au parloir de la prison les rencontrer, l'un après l'autre à des jours différents, et, en fait, à la première rencontre, tout se passe très mal, voire mal, mal quoi, donc je pars un peu désabusé.

Je reprends contact avec mon avocat pour une nouvelle demande de visite au parloir. Demande accordée par recommandé un mois après : seul, celui qui m'a frappé accepte de me revoir.

Je me rends à la prison le 19 juillet, je rencontre mon agresseur dit « le Maroco » et il m'écoute, il écoute ce que je lui dis, qui j'étais, comment je vivais, sans faire chier personne, il sourit ! Il comprend que je n'avais rien à faire dans cette histoire, qu'il s'était trompé de cible, et que peut-être lui aussi

était une victime de cette putain de société qui met les enfants dans la rue.

Donc, je lui ai dit voilà, comme tu le sais, tu vas passer aux Assises au mois de novembre 2001. Tu sais, j'ai passé trois expertises physiques et une expertise psychiatrique demandées par le juge, plus une expertise physique demandée par mon assurance. Résultats de ces expertises, j'ai un traumatisme psychiatrique très lourd, et j'ai perdu un bras.

Je vais sûrement ramasser beaucoup d'argent et je t'assure qu'à ta sortie de prison, je t'en donnerai la moitié, cela t'aidera, tu te démerderas et puis voilà ... tu risques une peine de 20 ans, mais tu as déjà purgé plus de deux ans et demi, donc tu vas prendre quoi, 7 ans, 10 ans, même 7 ans, bonne conduite, peut-être dans 5 ans tu sortiras, et le jour de ta sortie tu auras cet argent.

Durant toute la période qui nous a dirigé vers le procès, nous avons continué à nous rencontrer le plus souvent possible au parloir, et puis, nous avons créé des liens, aimant beaucoup le Maroc, et tous les pays du Maghreb, mes voyages en Turquie, en Tunisie, ma passion pour la route, la rue, les imprévus et la photographie. Il m'a raconté son enfance, son adolescence décadente : sa vie. Je lui ai raconté la mienne, mes voyages au Maroc, mes bonheurs, mes échecs, et l'agression qui a transformé ma vie, plus le temps passait, plus nous étions proches, malgré toutes nos différences, et tout ça, jusqu'au jour du procès.

Les trois jours du procès en Cour d'Assises furent très difficiles à vivre pour moi, et dur à entendre pour lui - Attaques à main armée, violences, séquestrations, plus 4 autres accusations :

- Verdict des jurés : 20 ans incompressibles.

J'ai 54 ans, dans 20 ans, j'aurai 74 ans, c'est dur, je voulais le voir libre beaucoup plus tôt. Lui, lorsqu'il sortira de prison, il aura 45 ans, c'est un peu raide.

Et, comme quelque part, je veux tout, tout de suite, Jim MORRISON « Poète Chanteur des DOORS » disait « Nous voulons le monde et nous le voulons... Maintenant !... Maintenant ? MAINTENANT ! », donc avec une condamnation comme ça, faire tout, tout de suite, c'est injouable, injouable...

Donc, pratiquement une fois par mois, je réussissais à le voir au parloir de la prison, suivant les bon vouloir du juge.

Lors d'une de mes dernières visites, je lui dis je vais toucher une grosse somme d'argent du fond de Solidarité des Actes de Terrorisme et Autres Infractions, environ 1 500 000 francs. J'ai donc décidé de te donner une partie de cet argent, je vais t'ouvrir un compte et cette somme d'argent, tu en disposeras à ta sortie de prison, ce qui te permettra de prendre le temps de te réadapter à la vie extérieure.

Voilà, un moment magique ! il relève la tête, me regarde et se met à pleurer, quoi...

La réalité, c'est que j'ai décidé de le faire évader, il va falloir que je rentre dans un milieu qui n'est pas le mien, ça va sûrement être très difficile et très dur pour moi, mais « ON THE ROAD », c'est parti !

Je pense aux années 60, j'ai eu 20 ans en 1967, dans une ville de 20 000 habitants à 60 kilomètres de la mer.

Pendant la période de 1962 à 1967, au hasard des rencontres, j'ai connu dans cette ville : Serge, un dur, ce n'était pas un copain mais une connaissance, il ne nous emmerdait pas, il avait un frère, son aîné de 5 ans, c'était un truand, il avait des filles à Bordeaux et à Paris, il braquait des banques et avait fait plusieurs séjours en prison, il se tua dans un accident de voiture en 1974 et son frère Serge pris en charge ses affaires ; périodes très agitées pour un jeune homme de 25 ans, qui passait le début de sa vie d'homme entre la prison et la liberté. Il brassait beaucoup d'argent, il aimait les belles voitures et les belles filles.

Je l'ai revu 20 ans plus tard, par hasard, il dînait avec sa femme dans un restaurant en Dordogne, il m'a reconnu, nous avons passé une partie de la soirée à nous raconter nos souvenirs, lorsqu'il me dit : tu sais, j'ai braqué des banques, j'ai pris les affaires de mon frère après sa mort, j'ai fait plusieurs séjours en prison et maintenant, je m'occupe des mineurs qui sortent de



prison.

J'ai acheté une très grande maison en pleine campagne, je les prends en charge pendant de longues périodes, afin de les réinsérer dans la société. Il y a des rebelles, des gosses paumés, le taux de réussite n'est pas excellent, mais pour moi c'est une passion de les aider à reprendre une bonne route, car moi, je n'ai rien connu de tout ça à mon époque, et de connerie en connerie, on passe au braquage et on termine en prison. Maintenant, je pense qu'en les aidant je m'aide aussi.

Me souvenant de cette rencontre vieille de 4 ans, j'ai essayé de reprendre contact avec lui par l'intermédiaire de ma sœur, car il va très souvent dîner dans son restaurant. Je lui dis, je voudrais te rencontrer, peut-être, tu pourrais m'aider, je t'expliquerai ce qui m'est arrivé.

Nous nous rencontrons en Dordogne, je lui raconte mon histoire et lui fait part de mes intentions d'aider et de faire évader le Maroc. Il est très surpris et me dit : je vais t'aider, combien d'argent peux-tu mettre dans cette affaire ? Je ne sais pas, je lui dis, je dispose de 700 000 francs et je voudrais que le maximum de cette somme revienne au Maroc pour qu'il puisse redémarrer dans sa nouvelle vie.

Il me regarde et me dit : te rends-tu compte de ce que tu fais pour lui, c'est incroyable. Franchement, je pense qu'une opération comme ça, il faut compter environ 250 000 francs, mais ton histoire me touche beaucoup, je vais essayer de t'aider. Je connais des mecs qui feront le travail, toi, tu ne les connaîtras jamais, c'est beaucoup mieux ainsi, vu tout ce qui t'est arrivé.

Je suis vraiment très touché par ses propos, je lui dis, toi, tu étais un hors la loi, tu n'as jamais fais chier les gens ordinaires. Finalement, la banque n'appartient à personne ?

Serge : - Est-ce que le Maroc est au courant de tes intentions ?

Bertrand : - Non,

Serge : - Il n'y a pas 36 moyens de faire

vader quelqu'un, comment vois-tu ça ?

Bertrand : - J'ai beaucoup, beaucoup pensé, d'ailleurs j'y pense sans cesse, ça me mine.

Pour l'évasion, les possibilités sont quand même bien limitées. Les solutions possibles à mon avis sont :

- \* pendant un transfert,
- \* au tribunal s'il fait appel,
- \* de la prison, mais là, c'est déjà plus compliqué.

Tu vas être très étonné, mais j'ai imaginé une possibilité qui est réalisable avec des risques limités, mais pas de droit à l'erreur.

Cette solution est incroyable, je ne sais même pas comment j'ai pu trouvé un tel projet, sauf qu'il est très dur, voire très grave, et qu'il me réveille la nuit.

J'ai tout pensé, maintenant j'ai la solution, je me suis renseigné auprès d'hommes de lois, pour savoir si c'était réalisable : ça l'est.

Je t'explique : Lorsqu'un détenu condamné à une peine de prison incompressible et que sa mère décède, il peut faire une demande auprès du juge d'application des peines pour aller se recueillir sur le corps de sa maman. Les demandes sont accordées d'en 5 à 20 % des cas. De plus, le juge d'application des peines ne dispose que d'un court délai pour prendre sa décision.

Serge : - Alors ?

Bertrand : - Dans ta mission, si tu acceptes, tu dois la faire supprimer par un de tes mecs.

Serge : - Tu te rends compte de ce que tu me demandes, et puis là, le prix va

être beaucoup plus élevé, c'est un meurtre.

Bertrand : - Non, ce ne sera pas un meurtre, ce sera un accident, elle se fera buter par une voiture et le chauffeur sera un de tes mecs.

Serge : - Putain !

Bertrand : - J'ai pisté toutes ses allées et venues, comme ils n'ont pas de voiture, chaque matin, elle va faire ses courses, seule, à cette heure là, il n'y a presque personne dans la rue, voire personne, j'ai vérifié, il faudra contrôler tout ce que je te dis aujourd'hui.

Serge : - Bien sûr c'est possible, mais c'est quand même un meurtre, et le Maroc, tu vas le mettre au courant ?

Bertrand : - Bien sûr que non, il ne sera jamais rien de ce que nous sommes obligés de faire, pour le faire évader.

Nous sommes aujourd'hui le 10 janvier 2002.

Pour réussir, il faut absolument respecter tout le plan que j'ai imaginé, je pense Serge, que tu vas être surpris.

- Premièrement :

Après l'évasion il doit quitter la France le plus rapidement possible.

Tu sais de 1976 à 1991, j'ai passé la plupart de mes week-ends, du mois d'avril jusqu'à septembre, plus mes vacances en juillet ou en août à Soulac à 10 kilomètres du Verdon.

Très souvent, je me rendais au port, j'adore ça. J'y allais, soit tout seul en vélo, ou avec les filles, pour regarder les chargements des bateaux :

- Les porte containers et les ROROS (les ROROS sont des bateaux qui chargent des containers, et en même temps du conventionnel par la

trappe arrière), ces bateaux desservait l'Afrique Occidentale. On pouvait aller sur le quai sans aucune difficulté.

Je suis retourné plusieurs fois au Verdon depuis le mois de juin et j'ai vu charger cinq bateaux.

À l'entrée du port, il y a un panneau où est inscrit « Port Autonome Bordeaux/Le Verdon, Entrée Interdite au Public ».

On passe le panneau de la Capitainerie, puis on avance de 200 à 300 mètres et l'on est sur le quai : il n'y a aucun contrôle, tant à l'accès de la zone portuaire, tout est ouvert à tout vent, il n'y a pas de grille, tout le monde peut s'approcher, d'ailleurs en période estivale, il y a beaucoup de touristes qui viennent voir les bateaux.

J'ai observé les cinq chargements, particulièrement les ROROS, qui en plus chargent par la trappe à l'arrière du bateau, d'ailleurs, tu verras j'ai fait beaucoup de photos.

J'ai constaté qu'il n'y a pas de contrôle, quelqu'un peut passer sous n'importe quel déguisement ou raisons : puisque tous les civils qui passent et qui ont des raisons de monter à bord, que ce soit des représentants de l'armement, que ce soit des représentants des avitailleurs, que ce soit des représentants du port, que ce soit les dockers, ce sont des gens qui montent à bord, il n'y a pas de contrôle, personne ne vérifie, en fait, il est très facile de monter à bord, faut y aller « Franco ».

Tu vois, j'ai vraiment observé de très près, et le Verdon, contrairement à beaucoup de port n'a pas de zone close, c'est à dire que même en dehors du chargement, quand le bateau est à quai, avec l'échelle de coupée descendue, n'importe qui peut monter à bord, que ça soit de jour, comme de nuit.

De plus, avec mon enquête, je me suis aperçu qu'il n'y a pas de P.A.F. (Police de l'Air et des Frontières).

La P.A.F. n'a pas de bureau au Verdon. Donc, les agents de la P.A.F. viennent de temps en temps, d'une manière ponctuelle, c'est surtout des

contrôles de routine.

D'autre part, le commandant du navire lors de l'escale peut s'il le désire avoir une voiture mise à disposition par les gens de la consignation coque (ceux qui s'occupent du bateau pour toutes les formalités et qui s'adressent au shiphandler (ceux qui s'occupent d'avitailer les bateaux en eau et en diverses marchandises nécessaires à bord).

Le commandant, je l'ai vu prendre la voiture et se casser, où ? À Bordeaux ou tout simplement au restaurant à la Pointe de Grave.

À ce moment précis, le seul Maître à bord après Dieu, n'est plus là !

Lors des différents chargements, j'ai discuté avec les marins, et tous tiennent le même langage, il n'est pas impossible de faire passer un clandestin, étonnant !

Deuxièmement :

J'ai acheté le journal le Marin sur lequel figurent :

- les noms des bateaux,
- les dates des chargements,
- leurs destinations en Afrique Occidentale,
- la nationalité de l'équipage, le nom du commandant,
- les dates de leur retour.

Pour les dates des bateaux, tout est O.K., il y en a un qui nous intéresse particulièrement, c'est le « SAMDEL » qui charge le 18 avril 2002 et revient au Verdon le 20 août 2002, pour sa deuxième rotation.

Troisièmement :

Il lui faut des faux papiers, il faut également : soit un indicateur dans la prison, ou un proche de la famille pour connaître le jour et l'heure de la visite à la maison funéraire, toi, Serge, tu t'occupes de ça.

Quatrièmement :

Il faut provoquer l'accident trois jours avant le départ du bateau, la décision du juge d'application des peines pour la visite à la maison funéraire sera rapide. Ce qui veut dire que l'on connaît pratiquement la date de l'intervention, et que nous pouvons la prévoir entre le 19 et 21 août 2002 et qu'il faut que je rencontre au Port du Verdon, au mois d'avril 2002, un marin du « SAMDEL » qui aura un équipage polonais.

Le « SAMDEL » accostera au Verdon le 18 avril 2002.

#### Cinquièmement :

Pour l'évasion de la maison funéraire, il faut prévoir quatre véhicules :

- la voiture n° 1, emmènera le Maroc,
- la voiture n° 2, s'évanouira dans la nature avec les hommes, après l'évasion.
- la voiture n° 1, déposera le Maroc chez moi, et prendra la direction de Royan pour ouvrir la route, lorsque je l'emmènerai ; nous partirons sur Royan avec le véhicule n° 3, ma voiture.
- la voiture n° 4, Marie la déposera au Verdon et reviendra sur Royan.

#### Sixièmement :

Le plan épervier (gendarmerie police) :

- mise en place en 1 heure 40 minutes + 5 minutes entre notre départ et l'alerte, ce qui fait 1 heure 45 minutes. Normalement, on doit faire ça en 1 heure 15 minutes, grand maximum.

De février 2002 à l'arrivée du « SAMDEL » au port du Verdon le 18 avril 2002, Bertrand revu le Maroc, leur amitié commune fit tomber les murs de l'incompréhension et leur ouvrit les portes de la liberté intellectuelle.

De temps en temps, il réussissait à passer un peu de marijuana, pour faire



tomber les murs de la prison.

Tout se préparait à la Charentaise, tranquillement, mais sûrement.

De son côté, Serge s'occupait de recruter des hommes et mettait en place toute la logistique en accord avec Bertrand.

Le 18 avril 2002, Bertrand se rendit au Verdon, le « SAMDEL », une masse impressionnante dans l'estuaire de la Gironde posé comme un jouet, dans cet endroit exceptionnel, une porte ouverte sur l'Atlantique. Sans difficulté, il s'approcha du quai, à proximité des grandes grues articulées qui chargeaient des containers, la trappe arrière du bateau est ouverte, les marchandises se chargeaient dans une danse de manitous.

Le marin qu'il doit rencontrer est là, une télécommande dans les mains, c'est un polonais. La rencontre est comment dire : touristique, diverses questions et enfin la vraie question :

Bertrand : - Peut-on faire passer un clandestin pour Dakar, est-ce possible ?

le Polonais : - Vous savez, dans ce port, comme dans tous les ports, rien n'est impossible !

Bertrand : - Ce qui veut dire ?

le Polonais : - Ce qui veut dire, qu'avec de l'argent et des risques limités, c'est possible, franchement, c'est possible !

Bertrand : - Combien ?

le Polonais : - Pour passer un clandestin sur Dakar, environ 15 000 francs !

Puis la discussion devient générale, l'Océan, la vie à bord, les attentes dans les ports, etc ...

C'est à ce moment précis qu'il lui dit :

Bertrand : - Je voudrais faire passer un ami sur Dakar qui a des problèmes

d'ordre financier en France, il faudrait qu'il ait quitté le pays avant octobre 2002.

La réponse ne se fit pas attendre, d'un sourire ironique, il lui dit :

le Polonais : - Il y a deux solutions :

\* demain ou lors de notre prochaine rotation au Verdon au mois d'août. Le mieux ce serait de nous retrouver vers midi, au bar de la Pointe de Grave, nous serons plus tranquille pour parler.

Tout se passait, comme il l'avait imaginé.

Bertrand : - À midi, c'est O.K., j'y serai.

Ils restèrent une heure à la terrasse du bar, leurs rapports furent sympas,

Bertrand : - De toute façon s'il y avait un problème pendant la traversée ou à l'arrivée, à ce moment-là précis, c'est un clandestin, vous le traiterez comme un clandestin, ce qui veut dire, qu'à l'arrivée, vous le remettrez aux autorités du port, comme il est prévu dans le code maritime.

Sauf qu'avant de prévenir les autorités du port, pas trop loin de la côte, vous le laisserez s'échapper, pour qu'il puisse avoir une deuxième chance, et vous le signalerez aux autorités une ou deux heures plus tard.

Enfin, faire le maximum pour que pendant la traversée, et lors du débarquement, il n'y ait aucun problème, aucun.

Le marché fut conclu, il lui demanda un acompte de 5 000 et 10 000 francs le jour de l'embarquement, il lui remit une combinaison d'équipage pour le Maroc, afin de faciliter l'embarquement le jour J.

Ils échangèrent leurs numéros de téléphone, il lui donna son numéro de portable qui lui servirait en août 2002, qui porte maximum 30 kilomètres de la côte et s'engagea à lui téléphoner pour le tenir au courant, ce qu'il fit

jusqu'au dernier jour « le Grand Jour ».

Ce qu'il ne savait pas, c'est que le passager clandestin était un évadé de prison.

Bertrand reprit le bac pour Royan, passa la nuit au Trident avec Marie et repartit le lendemain après avoir attendu le départ du « SAMDEL ».

Nous étions le 19 avril 2002, il restait 4 mois d'attente avant « les grands jours ».

Durant toute cette période, Serge prépara ses hommes et sa stratégie :

- la voiture n° 1 : Serge et un homme,
- la voiture n° 2 : 4 hommes,
- la voiture n° 3 : celle de Bertrand,
- la voiture n° 4 : celle de Marie.

Bertrand rencontrait Serge et lui demandait sans cesse, tu es sûr de tes hommes ? Il lui répondait en souriant, bien sûr, ce sont des pros. Comme tu le sais, ils vont toucher une très bonne somme et de toute façon, toi, tu ne les connaîtras jamais, mais ce qui est important : c'est qu'eux ne seront jamais qui tu es.

Le temps qui ne passe pas, me dépasse. « disait-il », le printemps s'échappa dans le temps qui passe et l'été s'installa dans l'attente et la réflexion sur l'évasion : la vie, la liberté par la mort. (La mort de la mère pour la liberté de son fils).

Le Maroc ne savait rien, il purgeait sa peine, il voyait Bertrand chaque fois que les visites étaient autorisées.

Début août, le compte à rebours commence, la pression monte de jour en jour, jusqu'au jour : ce jour du 15 août 2002 où le marin polonais appelle Bertrand et lui dit : nous avons appareillé au port du Havre, aujourd'hui 17 août, nous repartons, nous toucherons le port du Verdon le 18 août, pour

repartir le 20 août 2002 au matin.

Le 15 août, c'est l'assomption ! l'Élévation de la Sainte Vierge au ciel.

Le 17 août, l'accident c'est pour le 17 août.

### 17 AOUT 11 HEURES.

Le téléphone sonne, Bertrand décroche, c'est Serge.

Serge : - C'est fait, la voiture l'a butée, lorsqu'elle traversait la route au moment de faire ses courses. Il n'y a pas de témoin, les pompiers l'ont emmené et sont partis sans klaxonner, elle est morte pratiquement sur le coup.

Bertrand : - C'est dur,

Serge : - On ne pouvait faire mieux, maintenant, toute la procédure se met en route.

Bertrand : - Maintenant, tout va se passer entre son avocat et le juge d'application des peines, comme prévu.

Alors commence l'attente, tout le monde est prêt à intervenir, le problème, c'est les armes, pourvu que ça ne tire pas. Faut-il intervenir à l'entrée ou à la sortie de la maison funéraire, on n'a pas le choix : c'est l'imprévu, il est clair qu'il est préférable que ça se passe à la sortie, de toute façon, l'option choisie, c'est à la sortie : choc émotionnel, un moment de relâchement, c'est là que l'on intervient, sans coup de feu, sans sang.

### 18 AOUT 16 HEURES

Appel de Serge :

Serge : - C'est pour demain, j'ai eu le renseignement, car tout le monde en parle dans la cité, il paraît que la famille devra quitter la maison funéraire 1 heure avant l'arrivée du Maroc.

Bertrand : - Comment tu procèdes ?

Serge : - Nous serons en surveillance dès le matin, lorsque la famille quittera la maison funéraire, nous nous mettrons en place.

Bertrand : - Tu te rends compte comment il va être moralement.

Serge : - Bertrand, c'est là que tu t'investis, l'agresseur revient sur les lieux de son crime, blessé physiquement et moralement pour être soigné et libre.

Bertrand : - Tu as raison, il faut foncer, je vais appeler le polonais, pour lui dire que c'est pour demain.

Serge : - O.K., maintenant je t'appellerai lorsque l'on changera de voiture et lorsque je serai seul avec lui. À demain.

Bertrand : - À demain et merde.

### 19 AOUT 2002 6 HEURES DU MATIN

Le jour se lève comme tous les jours, mais ce jour-là, c'est comme un autre soleil, une lumière remplie de tristesse et d'espoir.

### 19 AOUT 6 HEURES 30

Marie prend la route, file sur Royan pour s'embarquer sur le bac, dépose la voiture à la Pointe de Grave, reprend le bac pour Royan et s'installe à l'hôtel le Trident, qui est situé face à la mer et d'où l'on voit le port du Verdon. Là, elle attend Bertrand.

### 19 AOUT 2002 - MAISON FUNERAIRE

- 7 HEURES du matin, rien,

- 8 HEURES du matin, rien.

Serge dit à ses hommes, tout le monde en place, ils vont arriver, c'est sûr. La famille ne sera autorisée à venir à la maison funéraire qu'après la visite du Maroc. On y va et merde.

### 19 AOUT 9 HEURES 30

Le fourgon de la gendarmerie s'approche de la maison funéraire, puis recule, afin de positionner l'arrière du véhicule à environ 2 ou 3 mètres de la porte d'entrée. Le gendarme qui se trouve assis à côté du chauffeur descend, s'avance vers l'arrière du véhicule, mitraillette à la main, l'autre reste au volant, la porte s'ouvre et le Maroc sort encadré de deux gendarmes, les menottes aux poignets, attaché au bracelet de l'un des gendarmes, ils pénétrèrent dans la maison funéraire.

Maintenant, tout devient irréversible :

- dans combien de temps vont-ils sortir ?
- l'ordre a été donné par Serge, pas de sang, pas de bavure, s'il le faut, on tire en l'air.

Un gendarme est posté devant la porte de la maison funéraire, mitraillette à la ceinture, le temps qui s'écoule semble sans fin, 35 minutes : il se retourne, ils vont sortir.

Le signal est donné par Serge :

- Attention, ils sortent.

Deux hommes surgissent, maîtrisent le chauffeur pendant que les trois autres arrivent du côté droit et mettent en joug les trois autres gendarmes qui sont piégés, un des hommes surgit et sépare le Maroc du gendarme, (drôle de cordon ombilical, que cette chaîne qui le relie à la prison).

L'effet de surprise est total, mené avec une rapidité extrême, le temps qu'ils réagissent, quelques secondes se sont écoulées, ils sont maîtrisés dans l'instant, deux voitures arrivent très rapidement, la porte arrière du premier véhicule s'ouvre et laisse s'engouffrer le Maroc et un des hommes, Serge est



au volant, plusieurs coups de feu retentissent, le véhicule démarre en trombe, il est 10 h 45 minutes. Le reste des hommes montent dans l'autre véhicule en tirant des coups de feu en l'air, la voiture part à toute allure.

Le Maroco est touché au bras gauche, il perd son sang, la voiture de Serge va très vite, ils prennent la déviation, la quitte à la deuxième sortie, là, ils changent de véhicule : direction chez Bertrand, laissant leur complice disparaître dans la nature.

Le Maroco ne comprenait pas ce qui lui arrivait après s'être recueilli devant le corps de sa mère, ses yeux perlaient la peine. Le véhicule s'éloigna dans cette fin de matinée d'été.

le Maroco : - Où m'emmenez-vous, que se passe-t-il ?

Serge : - Tu es presque libre, tu vas voir un médecin, le temps de t'extraire la balle.

Le Maroco : - Où ?

Serge : - Dans une maison, et de là, nous t'emmènerons prendre un bateau pour Dakar au Sénégal ou tu pourras refaire ta vie.

Le Maroco : - Quelle maison ?

Serge : - La maison de Bertrand, ta victime, il t'attend avec un médecin, c'est lui qui a voulu tout ça. On a tous beaucoup de peine pour ce qu'il t'arrive.

19 AOUT 10 HEURES 50

Le téléphone sonne, c'est Serge :

Serge : - Dans dix minutes, même pas, on est chez toi. Le Maroco a pris une balle dans le bras, il saigne, je lui ai fais un garrot, apparemment il réagit bien, il faut absolument un médecin tout de suite, tu te démerdes !

Bertrand : - O.K., je m'occupe de ça.

Coup de téléphone à Claude,

Bertrand : - Oui, allô Claude, il faut que tu viennes tout de suite, j'ai un malaise, ça va pas du tout, j'ai peur que ce soit un infarctus,

Claude : - J'arrive, t'inquiète pas, ouvre le portail,

Quelques minutes plus tard, il arrive, descend de sa voiture et me voit, je lui dis, écoute : voilà ce qui se passe, voilà ce que j'ai fait, il faut lui extraire la balle et direction le Port du Verdon, il va prendre un bateau pour le Sénégal, il faut partir rapidement, avant que le plan épervier se mette en place, on a 1 heure 35 minutes environ, il faut que tu assures maintenant.

Appel de Serge

Serge : - Oui, allô Bernard, nous sommes à 300 mètres de chez toi, tu peux ouvrir ton portail, O.K.,

Bertrand : - O.K., j'ouvre ...

la voiture s'avance, s'immobilise, le Maroc descend un bandeau au bras, tâché de sang, s'avance vers moi, il a les cheveux complètement rasés, la rencontre fut terriblement émouvante, pour beaucoup de raisons :

- la mort de sa mère, dans un accident fabriqué,

- ce lourd secret que portait Bertrand, il le reçut les bras ouverts en pleurant de joie,

il était là, où tout s'était passé presque trois ans auparavant.

le Maroc : - Putain, ma mère est morte avec la peine de me savoir en prison, et toi tu me fais évader ..., il pleure.

Serge me dit, je file tout de suite sur la route de Royan pour contrôler qu'il

n'y a pas de flics et t'ouvrir la route pour tout à l'heure, faites vite ...

C'est comme une urgence médicale, le Maroco est allongé sur le canapé, je lui sers un verre de cognac, en guise d'anesthésie. Claude lui extrait la balle, tout est dur à croire, tout est dur à penser, mais d'un geste libérateur, Claude laisse tomber la balle sur la table du salon, le pansement terminé, il lui fait une piqûre et il lui donne tout ce qu'il faut pour se soigner. Il est 11 heures 15 minutes, maintenant, il faut partir très vite sur Royan. Je t'expliquerai le moyen de faire de demain, aujourd'hui.

Nous quittons la maison, il est presque 11 heures 20 minutes, le « OUI » qui est sur la porte s'ouvre, « OUI » à la liberté future, on est dans cette voiture : l'agresseur et l'agressé plein d'émotions, direction le port du Verdon.

Pendant le trajet qui les emmène à Royan, je lui explique point par point tout ce qui va se passer :

- l'embarquement clandestin à bord d'un navire,
- je lui remets des faux papiers, un sac de nourriture et d'eau, des vêtements de rechange.

Bertrand : - Dans ce sac, il y a des barres énergétiques, de l'eau et des vêtements de rechange, tu vois cette ceinture à l'intérieur, il y a 55.000 Euros, ne la quitte jamais, si tu tombes à l'eau, les billets sont enveloppés dans une pellicule de plastique étanche, recouverte de cuir, d'autre part, voilà deux sachets qui contiennent chacun 5.000 Euros, tu les planqueras, si tu avais un problème sur le bateau, si tu étais attaqué, s'il te demandait ton argent, tu leur remettras un sachet ou les deux sachets, tu sais que dans ta ceinture il te restera 55.000 Euros. Ils ne penseront jamais que tu as plus que ça sur toi ; même 1.500 Euros, c'est déjà beaucoup.

Nous roulons à vive allure, nous savons que Serge nous ouvre la route, le suspens grandit à chaque kilomètre parcouru.

Bertrand : - Prends soin de toi, ne fais confiance en personne, tu as 6 jours à tenir à bord, quand tu seras là-bas, tu auras une autre vie et ils parlent français, avec l'argent que tu as, au Sénégal tu peux tenir plusieurs années, si tu ne fais pas le con, tu as largement le temps de te retourner, peut-être qu'un jour tu pourras revenir en France, ou aller au Maroc... Le temps qui passe est une grande gomme.

Le Maroc : - Pourquoi, j'ai fait toutes ces conneries ? Je n'ai jamais été guidé dans la vie, j'ai quitté l'école très tôt, la cité, la rue, les merdes, aucun projet, l'argent par n'importe quel moyen, trop de décalage entre moi et mes parents, l'Islam et la société française et puis ton agression et les quatre autres, mon arrestation trois mois après, je savais que j'étais repéré, ils m'ont piégé vers 8 heures du matin, j'étais dans la salle de bain, une opération commando, la porte qui saute, les revolvers sur la tête, la suite tu la connais ...

Et puis, ton arrivée au parloir, tu m'as fait réfléchir, tu es mon sauveur, mon ange gardien en C.D.D. Pourquoi, toute cette Merde ?

Bertrand : - C'est comme ça maintenant, tu ne peux pas revenir en arrière, t'as fait de grosses conneries, regarde mon bras, je ne peux plus m'en servir, c'est dur ...

toi aussi, tu es une victime, je te l'ai déjà expliqué, je veux te sortir de cette merde :

\* tu n'as pas choisi de t'évader,

\* tu n'as pas décidé d'aller vivre à Dakar, en fait tu ne peux rien décider, tu es obligé de suivre la direction que je te donne. C'est la fuite ou la prison.

Une fuite assurée par quelques billets qui te permettront de tenir le coup, tu as ta douleur à soulager, c'est très dur de perdre sa mère, quand on est en prison, c'est très difficile de ne plus revoir sa famille.

Le Maroc : - Tu me parles, comme on ne m'a jamais parlé, tu m'aides, comme on ne m'a jamais aidé, pourquoi ? tu es un bon mec, je veux réussir l'aventure que tu m'offres, je vais réussir grâce à toi.

Le téléphone sonne, c'est Serge : R.A.S.

Il est presque midi, le panneau indique Royan 12 kilomètres, tout semble parfait, nous arrivons, longeons la plage, regarde Maroc, le « SAMDEL » est au port, c'est lui, j'appelle le polonais :

Bertrand : - Allô bonjour, Bertrand,

le Polonais : - Bonjour,

Bertrand : - Dans un quart d'heure, on sera sur le bac,

le Polonais : - Très bien, ici tout est calme, tu m'appelleras quand tu seras de l'autre côté,

Bertrand : - O.K. à tout de suite.

Le bac est à l'embarcadère, quelques minutes et nous serons rendu, il y a beaucoup de monde sur le port, c'est une chance ; nous garons la voiture, nous avançons à pied, direction le bac, pas de flic, rien, ça fait 55 minutes que nous avons quitté Cognac.

Nous arrivons à la cabine de péage, on fait la queue, plus qu'une personne et j'ai les billets, lorsque j'entends à la radio, une voix qui pénètre dans mes oreilles, comme poussée par le vent du large : « Évasion spectaculaire à Cognac, un détenu s'est échappé à la sortie de la maison funéraire après s'être recueilli devant le corps de sa mère décédée dans un accident de la circulation, nous aurons plus de précisions dans notre prochaine édition. Je

prends les billets, nous montons sur le bac.

C'est le mois d'août, les gens sont en vacances, dans cette ambiance détendue, nous sommes complètement effacés, il y a tellement d'étrangers, des hollandais, des anglais, beaucoup d'allemands, des mecs tatoués de la tête aux pieds, des gens beaucoup plus bizarres que le Maroc qui passe complètement inaperçu.

Le bac s'écarte du quai, pas un flic, au loin là-bas la liberté, dans 25 minutes, on est de l'autre côté.

La traversée de l'estuaire c'est vraiment beau. Nous avançons, comme dans un ralenti, peu à peu, le port de la Pointe de Grave se rapproche.

Le Maroc : - C'est dans quelques instants que je vais prendre ma destinée en mains.

Bertrand : - On va se quitter bientôt le Maroc.

Le bac rentre dans le port, fait sa manoeuvre pour accoster. Nous attendons, il plane une atmosphère de vacances.

Nous descendons, on se dirige vers le parking, on récupère la voiture, j'appelle le polonais.

Bertrand : - Allô, nous sommes rendus,

le Polonais : - Je vous attends, le bateau est en plein chargement, qu'il mette sa combinaison et qu'il ne s'inquiète pas, tout ira bien !

Bertrand : - Pas de problème.

Je démarre, nous roulons quelques instants, je stoppe la voiture sur le bas côté sur un air de pique-nique, le Maroc descend, enfile la combinaison, remonte dans la voiture ; on y va ...

Derniers conseils, dernières paroles, je t'accompagne sur le quai, je donne l'argent au polonais et on se quitte mon frère.



Je redémarre, dans 5 minutes, on y est.

Je stationne le véhicule sur le parking avant la Capitainerie, nous descendons, il vient vers moi, me serre dans ses bras, il pleure, il me dit Merci, Merci de tout mon cœur et Pardon, tu me pardonnes ?

Bernard : - Oui, tu sais grâce à toute cette affaire, j'aurai quelque part atteint l'inaccessible.

Nous commençons à marcher comme les gens du port, on passe la Capitainerie, le fameux panneau « Interdit au Public ». Le « SAMDEL » est là, masse impressionnante posée sur l'eau.

Nous sommes à 100 mètres du « SAMDEL », un homme vient vers nous, c'est le marin polonais :

le polonais : - Je suis votre homme, tout va bien,

Bertrand : - Oui,

le polonais : - Il va falloir faire vite,

Bertrand : - Tenez, prenez l'argent, j'ai rajouté 800 Euros, peut-être, il aura besoin de votre aide.

Le marin polonais, prend l'argent, me regarde et me dit :

- Vous savez Monsieur, nous les polonais, nous savons ce que c'est la course vers la liberté, ne vous inquiétez pas.

Le Maroco me regarde, ses yeux sont perlés de petites larmes.

Adieu Maroco, Adieu, serre bien ta ceinture, Adieu.

Ils s'éloignent et pénètrent sur le bateau par la trappe arrière et disparaissent.

J'ai le sentiment du devoir accompli.

Je regagne la voiture, je reprends le bac.

Pendant toute la traversée mes yeux sont rivés sur le « SAMDEL ».

Arrivée à Royan, je rejoins Marie à l'hôtel Trident, il est 16 heures, plus tard, nous allons dîner dans un petit restaurant sur la plage, là-bas, au loin le « SAMDEL » semble somnolé.

Nous rentrons à l'hôtel, la nuit tombe.

Bertrand passa toute la nuit, à regarder le « SAMDEL », la tête dans les nuages.

Au petit matin il prit son café sur le balcon, plein cadre sur l'estuaire, les jumelles autour du cou. Marie qui l'avait toujours soutenu, lui tapa sur l'épaule, il sourit...

Dans cette lumière horizontale du petit matin, le « SAMDEL » était comme un gros jouet posé sur l'eau.

L'estuaire s'éveillait !

Les bateaux pilotes s'agitaient comme des canards.

Le « SAMDEL », peu à peu se détacha du quai et prit doucement la route de l'océan.

Le « SAMDEL » bascula sur la ligne d'horizon, dans une mer de nacre et un soleil de feu. J'avais la gorge serrée et les larmes aux yeux ...

- Que va-t-il se passer maintenant ?
- Que deviendra-t-il là-bas ?

Voilà, Louise et Emma, l'histoire de votre père, aujourd'hui, c'est le jour de son anniversaire, nous sommes venus tous les trois, comme il l'avait souhaité. Est-ce, le Bon Dieu, le hasard ou le Diable qui nous a guidé ici ?

Je crois que c'est le Bon Dieu, qui nous a rassemblés ; dans ce matin du 10 septembre 2025 où vous m'avez écouté vous raconter ce passage déterminant de sa vie de chrétien. Malgré le sacrifice programmé de la mère pour la

liberté de son fils, vous pouvez être fier de lui.

Il n'a jamais été compris dans toute cette affaire, à part Marie qui l'entourait comme elle le pouvait, Bertrand, avait peut-être tout compris. Il disait : « Je m'enfonce dans la vase de l'incompréhension ».

Bertrand ne revit jamais le Maroc.

Un jour, qu'il se rendait au point de vue comme tous les jours, en rêvant de le voir apparaître là-bas sur la ligne d'horizon...

Bertrand se fit écraser par une voiture folle en traversant la rue lorsqu'il rentrait à la maison.